



IMP. DUBOIS, RUE CHARRAS, PARIS.

Planche N° 18.

15 Septembre 1872.

La Gazette rose

Coiffettes de Château.

EtOFFES des M^{rs} du Louvre. Costumes de M^{lle} Marie Bataillon. Rubans et Passementerie de la Glaneuse.
 Chapeaux de M^{lle} de Bongars. Coiffure. Regente de M^{rs} de Vertus. sœurs. Mouchoirs de Chapron. f. des Cours -
 Etrangères. Japon Bienvenu. Gants Pompadour. Foulards de l'Union des Deux B^{tes} de la G^{de} de Dese. Marie de Russie.
 Chaussures de la M^{re} Souvenot. Machines à coudre de famille la Silencieuse. Parfums et savons de toilette de la M^{re} Victor. f. des
 Cours Etrangères.

9. rue Rossini.

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

MADAME LA COMTESSE DASH, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DE DIEPPE, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — MACHINES A COUDRE DE FAMILLE : LA SILENCIEUSE, par Mme la vicomtesse de Renneville. — COURRIER DES THÉÂTRES. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE.

MADAME LA COMTESSE DASH

Nous nous refusions à croire à cette douloureuse catastrophe de la fin prochaine de Mme la comtesse Dash, bien que nous ayons suivi toutes les phases de cette maladie prompte et terrible, et nous ayons su qu'elle venait d'être administrée et qu'elle avait reçu les derniers sacrements. Mais il nous semblait impossible que cette nature si forte, si intelligente et si charmante eût été terrassée tout d'un coup. — Deux jours avant notre départ pour Bagnoles-de-l'Orne, le dimanche 30 juin, nous dînions encore avec elle. Jamais je ne l'avais vue plus gaie, plus aimable, plus affectueuse. — Que de beaux projets elle faisait, hélas !... Et que de voyages lointains !... La mort seule est arrivée alors qu'on ne l'attendait pas. — La comtesse Dash devait venir avec sa nièce, Mlle Mathilde Cisteru nous retrouver à Bagnoles. On l'attendait, son appartement était retenu. De prime-abord, elle devait partir avec nous. Que ne l'a-t-elle pas fait ? Peut-être vivrait elle encore. — Le séjour de Bagnoles eût éloigné de longtemps la crise mortelle, et l'air tonique et vivifiant des sapins l'eût régénérée. Huit jours après notre arrivée à Bagnoles, nous recevions une lettre dans laquelle cette pauvre chère amie nous disait qu'elle était atteinte par son accès de goutte,

mais que ce ne serait rien, qu'elle allait la secouer de la bonne manière et la renvoyer au plus vite. Hélas !... cette affreuse maladie prit tout d'un coup un caractère grave et alarmant et marcha à pas de géant, car elle étreignit le cœur et le comprima douloureusement. Le docteur Ricord fut appelé. Il prononça l'arrêt fatal : « Ce n'est plus qu'une question de quelques mois, dit-il avec un profond chagrin, à la nièce de la comtesse Dash. » Il n'avait pas osé dire la vérité tout entière. Quinze jours après cette visite, la comtesse Dash avait fermé ses yeux pour toujours.

Nous la revoyons encore dans notre cœur et dans nos souvenirs, telle que nous l'avons quittée — belle, souriante, étincelante d'esprit, avec ses cheveux poudrés, relevés à la Louis XV, qui dégageaient son front intelligent. Qu'elle était bonne et charmante, et comme elle aimait ses amies. Tous ceux qui l'ont connue intimement la regretteront éternellement, car elle est de celles qui vivent toujours, et dont la mort prend seulement le corps pour laisser rayonner l'intelligence. Depuis plusieurs années, la comtesse Dash voyait partir pour le grand voyage de l'éternité tous ceux qu'elle avait connus et aimés. La mort de M. Alexandre Dumas père fut pour elle le coup mortel, elle ne pouvait s'en consoler ; elle en parlait sans cesse et toujours. Nous l'accompagnâmes à Villers-Cotterets, lors de cette triste cérémonie de la translation du corps du célèbre écrivain.

Elle voulut aller jusqu'au cimetière — elle pleurait abondamment. « *Je n'ai plus qu'à mourir* », disait-elle ; tous mes amis sont morts. » La mort ne l'a que trop vite et trop cruellement exaucée.

Encore si nous avions été à Paris pour lui fermer les yeux et l'embrasser à l'heure suprême — Mais c'est à Dieppe que nous avons appris l'arrêt de mort prononcé par le docteur Ricord. Et c'est ce matin, en ouvrant le journal *la Presse*, que nous avons su que la comtesse Dash s'était endormie le lundi 9 septembre à trois heures et demie de l'après-midi. Nous espérions et nous désespérions tour à tour. La nièce de la comtesse Dash, qui a été sublime de dévouement et de courage, nous avait pourtant écrit, dimanche : Ma tante ne voit plus, n'entend plus, c'est la fin !... Et nous nous disions : Dieu va faire un miracle, elle respire encore, elle vivra !... Ses obsèques ont lieu à l'église Marie des Batignolles, pendant que nous écrivons ces quelques lignes et que nous honorons sa mémoire et son souvenir. Voici ce que dit la *Presse* de cette femme illustre et de cet esprit fin et charmant :

« Après Mme de Girardin et George Sand, la comtesse Dash occupe une place distinguée dans la littérature. Elle a touché à tous les genres avec un talent incontestable. Son début, le *Jeu de la Reine*, publié en 1839, établit son succès et conquit à l'écrivain d'esprit et de cœur des sympathies qui n'ont fait que grandir.

Voici les titres des principaux ouvrages de cet auteur qui sut être fécond en restant toujours délicat :

En 1840, *Mme de la Sablière* ; en 1842, les *Bals masqués* ; en 1844, *Un procès criminel* ; en 1846, la *Princesse de Conti* ; en 1848, *Mikael le Moldave* ; en 1849, les *Dégâts de l'échelle* ; en 1850—1851—1852, les *Amours de Bussy-Rabutin*, la *Bien aimée du Sacré-Cœur*, les *Parents riches* et *Quatorze de dames* ; en 1853—1860, l'*Abbé de Bourbon*, la *Princesse Palatine*, la *Dernière favorite*, *Mlle Robespierre*, la *Belle aux yeux d'or*, la *Duchesse d'Epone* et les *Dernières amours de Mme Dubarry*, en 1863.

En 1864, la comtesse Dash publia, sous le titre de *Romans*, une série de 34 volumes. Ajoutons qu'elle eut une large part de collaboration dans l'œuvre romanesque d'Alexandre Dumas et qu'elle a abordé avec un réel talent la critique des choses et des hommes du jour dans les *Portraits contemporains*, signés Jacques Reynaud.

Mme la comtesse Dash laisse des mémoires qui compteront certainement parmi les plus curieux de ce temps.

Elle est morte avec une résignation toute chrétienne, assistée des secours de la religion. »

Et maintenant nous ajouterons : Si la mort plane au-delà de la tombe, la comtesse Dash verra combien elle était aimée et regrettée. Presque tous ses amis intimes étaient dispersés loin d'elle, quand cette fatale attaque de goutte l'a atteinte. Elle a dû cruellement souffrir de ne pas avoir eu tous les siens autour d'elle. Si elle ne pouvait plus parler, elle se souvenait et elle pensait. Que de choses charmantes nous vous dirions d'elle plus tard, quand notre plume ne tremblera plus dans nos doigts, et que notre cœur ne débordera plus de larmes. Aujourd'hui nous ne pouvons que prier et pleurer !

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COUARRIER DE DIEPPE

Dieppe est toujours aussi animé. — Les régates et le feu d'artifice. — Les toilettes de la Terrasse. — A beau mentir qui vient de loin. — A quoi se réduisent les toilettes de Trouville. — La plage de Dieppe et les attélagés à quatre chevaux. — Soirée musicale chez Mme Wells. — Le Concert des pauvres. — Un Sonnet emprunté à la *Gazette des Bains*. — La forêt et le château d'Arques. — L'église d'Arques. — Ruines de l'ancienne forteresse. — Le commerce et le port de Dieppe — La Grande-Rue de Dieppe. — Une visite à Rolland, le collectionneur de vieux bijoux. — Le brie-à-brac de Benoni. — L'orchestre du Casino. — Le d'Hozière de la Terrasse.

Nous sommes encore à Dieppe et nous ne le regrettons pas ; la plage et la terrasse sont toujours aussi animées, le temps est splendide, on se croirait en plein été ; la saison touche toutefois à sa fin ; et, dimanche dernier, Dieppe était encombré pour les régates, absolument comme pour les courses. Des trains de plaisir avaient été organisés, et le tout Paris des fêtes du dimanche était venu rendre visite à Dieppe. C'est si commode !... en quatre heures on y arrive. Aucune autre plage n'offre cette proximité, et tout ce monde qui vient d'affluer à Dieppe n'aurait pas pu se caser à Trouville, qui, à part les Roches-Noires et l'hôtel de Paris, n'a pas les splendides hôtels de Dieppe.

Les régates ont tenu scrupuleusement leur programme. La mer était splendide, on eût dit d'un lac aux reflets de moire argentée. Le steamer *Deauville* était sorti du port pour présider à cette fête maritime. Le coup-d'œil était des plus pittoresques et des plus animés. Tous ces bateaux voiliers, qui avaient gonflé leurs voiles et qui se balançaient doucement ; toutes ces godilles qui s'agitait et se tourmentaient comme si elles avaient dansé une gigue sur la mer ; toutes ces périssoires qui déployaient leurs ailes comme des cormorans venant pêcher à fleur de vague ; tous ces avirons

partant en cadence et avançant à pas de géant; et toutes ces courses à la nage avec incidents comiques, tels que canards et cochons, donnaient à la mer un aspect étrange et inaccoutumé. La terrasse et la plage étaient littéralement encombrées; il y avait du monde partout, jusque sur les falaises. Les toilettes les plus jolies et les plus fraîches disparaissaient au milieu de cette foule bigarrée, accourue de tous les environs.

A Dieppe, il n'y a pas, comme à Boulogne-sur-Mer, de tribunes réservées pour les autorités locales ni pour les personnes de distinction: tout est mêlé, c'est la vraie république; ce n'en est pas mieux. Nous avons toutefois entrevu Mme la marquise de la Roche-Lambert, fille de M. Pouyer-Quertier, avec une veste *sportsman* en drap bleu marine, ornée de boutons d'or, sur une jupe et tunique de faille noire, avec chapeau Jean Bart; et Mme Dugué de la Fauconnerie, avec une tunique écrue garnie de guipure écrue sur une jupe de faille marron. Le chapeau Watteau était en paille blanche avec guirlande de reines-marguerites de toutes couleurs et longue traînée de feuillage et de boutons. Que vous dire de ces mille et mille toilettes, les unes noires, marron, bleues, lilas, roses, blanches, écrues?... Il est impossible de les décrire toutes.

Nous avons remarqué plusieurs vestes en drap bleu marine, dans le genre de celle de Mme de la Roche-Lambert, avec basques découpées, très cambrées derrière. C'est une veste de chasse.

Une autre innovation a paru très élégante, nous la signalerons: c'est une *pelisse Princesse* avec capuchon rond, en reps anglais nuance *tourterelle*, avec nœud de taffetas bleu sur les manches et aiguillettes de même, ruban bleu sur l'épaule, se déboutonnant devant pour laisser entrevoir une toilette de mousseline blanche garnie d'entre-deux et de volants de malines sur une jupe de taffetas bleu. Le chapeau Watteau en paille blanche était doublé de taffetas bleu avec aigrettes de plumes bleues, bouquet de roses sans feuillage et longs pans de velours noir. Dans les cheveux, près de l'oreille, nœud de ruban bleu.

Une autre jolie toilette en nansouk très clair, bordée de broderie de Flandre sur transparent lilas, était retroncée d'une façon toute nouvelle et toute fantaisiste. Le chapeau Rubens, en paille blanche, était doublé de soie lilas et orné d'une guirlande d'églantines de toutes couleurs.

A côté de ces toilettes de bon goût, il y avait des caricatures que nous passerons sous silence.

Nous avons fait cette remarque que ce sont toujours les plus laides qui recherchent les modes les plus excentriques et qui se coiffent de façon à

attirer l'attention.... Pourquoi se draper à l'antique avec un peplum bleu et se coiffer en arrière avec un chapeau Rubens, quand on ressemble à Hyacinthe du Palais-Royal... Pourquoi?... Parce qu'il y a le miroir de la vanité, dans lequel on ne voit jamais clair.

Pendant les régates, l'Orphéon de Dieppe, sous la direction de M. Godard, a exécuté différents morceaux qui ont été très applaudis; et le soir, dans le pavillon des fêtes, l'orchestre du Casino a donné un très beau concert, avec le concours de Mme Cellini, du théâtre de la Scala, à Milan.

En quittant le concert, d'autres surprises maritimes attendaient les touristes de Dieppe: il y avait sur la mer feu d'artifice et embrasement du *Deauville*, avec feux de Bengale. Le feu d'artifice avait été préparé et organisé par *Ruggieri*; c'est tout dire. Le bouquet a été un véritable bouquet de pierreries multicolores volantes. Comme c'est beau et éclatant toutes ces étincelles de feu qui resplendissent dans un ciel étoilé, au milieu des brumes de la mer. On voudrait voir longtemps encore, quand tout disparaît et tout s'évanouit. C'est le symbole du printemps de la vie. Où vont les vingt ans, les illusions et les rêves?...

A beau mentir qui vient de loin. On a beaucoup parlé des toilettes élégantes et tapageuses de Trouville, qui se réduisent, d'après ce qu'on nous écrit, à des toilettes de mauvais goût, la plupart en percale et en toile, ou en soie de nuance passée.

Les chapeaux seuls font nouveauté et actualité. Il en est de même à Dieppe, avec cette différence que les toilettes qui se mettent en *vedettes* sont très distinguées et très bien portées.

Ce qui donne à Dieppe un grand air aristocratique, c'est l'étendue de sa plage, dessinée en parc anglais, avec des squares de fleurs et des pelouses de verdure, et le va-et-vient de splendides équipages et de cavalcades d'amazones. Allez chercher à Trouville ce véritable luxe de voitures et de chevaux, vous ne le trouverez pas. Aussi de très riches familles américaines ou anglaises donnent-elles à Dieppe la préférence et s'y fixent-elles pour toute la saison.

M. et Mme Wells ont un attelage à quatre chevaux qui rappelle les beaux attelages d'avant la guerre. Mme Wells est cette belle Américaine dont la *Gazette Rose* a déjà parlé dans son numéro du 1^{er} septembre. à propos de sa charité inépuisable, et dont on a transposé le nom, à l'imprimerie Kugelmann, pendant que nous sommes à Dieppe à humer les brises salines.

Mme Wells est très riche; elle a, dit-on, beau-

coup de millions à dépenser. Les pauvres le savent bien et les artistes s'en ressentent.

Le 30 août, à l'occasion de l'anniversaire de son mariage, Mme Wells a offert une soirée musicale à la colonie aristocratique et artistique de Dieppe.

L'éminent harpiste Godfroy était venu tout exprès de Trouville pour cette solennité, et il a égrené sur sa harpe d'or toutes les perles mélodieuses de ses compositions les plus appréciées. Mme Cellini, du théâtre de la Scala, a chanté avec beaucoup de méthode et de talent plusieurs morceaux d'opéra qui avaient déjà été applaudis au Casino ; et M. Des Roseaux a été étourdissant de verve et d'entrain dans plusieurs chansons comiques. Le piano était tenu par M. Anschutz, qui s'en acquitte à merveille au Casino. Il est impossible d'être plus grande dame que Mme Wells et de mieux faire les choses.

Le concert donné au bénéfice des artistes de l'orchestre du Casino lui a fourni l'occasion d'être aimable et généreuse comme toujours.

Avec le concert des pauvres, le concert des artistes est la plus grande solennité musicale du Casino de Dieppe. C'est bien le moins que les baigneurs assistent à ce concert qui est un remerciement tacite du plaisir que l'orchestre de Dieppe leur a procuré pendant toute la saison.

Mme Cellini, Mlle Holmberg, cantatrice suédoise, M. Roussel, qui est engagé comme ténor au Grand-Opéra, et M. Des Roseaux, le chanteur comique, ont bien voulu prêter leur concours aux artistes de Dieppe, de même qu'une charmante femme, qui se rappelle, comme Mme la baronne Vivier, qu'elle a été artiste quand il s'agit de bonnes œuvres à accomplir. Le nom de Mme Richault est béni à Dieppe. L'année dernière, elle s'est multipliée pour organiser un concert en faveur d'une pauvre veuve qu'elle a tiré de la misère, et tous les marins la connaissent si bien qu'ils ne l'appellent que la *bonne madame*.

Elle a donc été très heureuse de concourir à cette solennité musicale, et elle a dit, avec une grande autorité de talent, une poésie d'Eugène Manuel, *la Mendante*. Il est impossible de mieux nuancer chaque situation et chaque sentiment que ne le fait Mme Richault. Ce n'est plus une poésie, c'est un véritable drame qui émeut et qui passionne.

Dans la seconde partie du concert, Mme Richault a bien voulu dire encore une poésie de M. Ernest Legouvé : *Les Hirondelles de cheminée*. Pauvres et chères hirondelles !... M. Legouvé les fait parler, et sous la diction pure et charnante de Mme Richault, elles ont du cœur, de l'esprit, du

sentiment, de la philosophie, tout ce que possède leur gracieuse interprète.

Parlons aussi des artistes qui ont été doublement applaudis pour leur talent et leur bonne camaraderie.

Mme Cellini a parfaitement chanté l'air du *Trouvère*, et une ravissante fantaisie musicale : *Mandolinata* (souvenir de Rome).

Quant à Mlle Holmberg, un grand sentiment de curiosité dominait l'auditoire, car on savait qu'elle était la compatriote de Christine Nilsson, et qu'elle avait chanté plusieurs fois avec elle. En effet, Mlle Holmberg est Suédoise, elle est de la patrie des Nilsson. C'est une étoile que Dieppe a découverte dans la pléiade des cantatrices de talent et d'avenir. Mlle Holmberg a pour elle la distinction, l'originalité, le charme, la méthode et la puissance. Elle a dit le grand air de la *Favorite* (O mon Fernand !) avec beaucoup d'âme, et une *Mélodie suédoise*, avec une fraîcheur exquise.

M. Roussel a chanté *Noël*, avec accompagnement de piano et d'orgue, et ce beau cantique d'Adolphe Adam, qui entr'ouvre les portes du ciel, a été écouté très religieusement. M. Roussel, qui était déjà indisposé, a forcé sa voix et a dû s'abstenir de chanter dans la seconde partie du concert.

Une fantaisie de Mozart, sur *Don Juan*, arrangée par M. Placet, l'excellent chef d'orchestre du Casino, a mis en évidence MM. Rouven, W. Chemin, Dossunet, Haes et F. Lamoury, qui ont exécuté chacun un solo, qui a été couvert chaque fois d'applaudissements répétés. M. Anschutz tenait le piano, et a eu sa large part des bravos.

M. A. Des Roseaux, le chanteur comique, a été très amusant dans le *Martyr des Dames* et dans la *Toquade de M. Dubraillard*, où il imite toute une série d'acteurs avec un naturel à s'y méprendre.

Ce concert a donc été très brillant comme artistes et comme toilettes élégantes. La direction du Casino avait décoré le pavillon des fêtes de fleurs et de lumières. Le coup d'œil était féerique. Rien ne peut rendre l'effet éblouissant de ce Casino tout en verre resplendissant le soir de mille feux et se détachant dans les brumes sombres de la mer et du ciel. C'est le palais de l'Alhambra tout autant que le Casino de Dieppe.

Nous tenons aussi à remercier la petite *Gazette des Bains* qui est la *Gazette Rose* de Dieppe, d'avoir annoncé notre bienvenue dans la cité dieppoise, dans les termes les plus aimables et les plus flatteurs.

La *Gazette des Bains* est une autorité littéraire. Elle contient des *Echos* de la plage qui sont fort amusants et très spirituels, des chroniques musi-

cales très-compétentes et des morceaux de poésie empreints d'une couleur toute locale, tel que le sonnet suivant :

SOIRÉE A DIEPPE

L'orchestre harmonieux livre ses mélodies
Aux échos du rivage, et les flots argentés
Cessent de murmurer par les charmes arrêtés :
Il passe au ciel d'azur, des brises attiédies.

La nuit qui tombe rend les âmes plus hardies,
Sur la plage aux lueurs d'indécises clartés,
Des groupes souriants glissent de tous côtés
Et tiennent des propos comme en les comédies

Parmi les fleurs, parmi les feux éblouissants,
Dans les salons, la fête aux magiques accents
Entraîne les danseuses, quand dehors tout est sombre.

On dit que sur les bals, et vraiment je le crois,
Plane un spectre le soir. D'Ango, c'est la grande ombre
Qui revient contempler ses plaisirs d'autrefois.

UN LECTEUR de la Gazette.

Nous soupçonnons fort un magistrat, qui est en villégiature maritime à Dieppe, d'avoir émaillé ce sonnet dans ses heures de loisirs et de rêverie contemplative.

Nous avons voulu revoir Arques, sa forêt et son château, que nous connaissions de longue date. La forêt nous a paru encore plus belle, plus sombre, plus mystérieuse et plus majestueuse. Les beaux arbres !... Comme ils sont droits et fiers !... Il y a des taillis et des versants tapissés de bruyère rose, de fougère et de mousse frisée et étoilée, qui m'ont rappelé certains sites charmants de la forêt de pins, qui surmonte en amphithéâtre l'établissement thermal de Bagnoles-de-l'Orne.

Le petit village d'Arques est situé dans une charmante vallée sur la rivière d'Arques, près du confluent de l'Eaulne et de la Béthune. C'était avant la prospérité de Dieppe, une ville importante, qui joua son rôle dans l'histoire. Il y reste deux maisons très curieuses, dont l'une, en pierre, date du seizième siècle, et l'autre, en briques, du dix-huitième siècle, où est né, en 1777, le naturaliste Ducouray de Blainville.

L'église d'Arques conserve encore l'empreinte historique de ses splendeurs passées. La nef brûlée par Charles le Téméraire, a été rebâtie vers la fin du seizième siècle. Elle est séparée du chœur par un beau jubé de pierre très mutilé et dont l'escalier, qui date de 1540, est une gracieuse tourelle en spirale, décorée de trois rangs de pilastres coniques, corinthiens et composites.

Le chœur, la plus belle partie de l'édifice, fut commencé en 1515 et terminé en 1574.

On remarque, dans l'intérieur de l'église, quelques débris de vitraux dans le chœur et la chapelle Saint-Nicolas; la jolie contre-table sculptée

du sanctuaire; deux charmantes niches de la Renaissance, de chaque côté de l'autel; une jolie piscine et une belle porte de la Renaissance (1544). Dans la chapelle de la Vierge, à gauche du chœur, une charmante boiserie (1613), une gracieuse porte de la Renaissance et le bus'e de Henri IV, au bas duquel on lit une inscription commémorative dans la chapelle de Saint-Nicolas, à droite du chœur. Dans la chapelle de la Sainte-Vierge, dont le badigeon a été gratté et remplacé par une peinture couleur bois de chêne, nous signalerons aussi les élégantes sculptures qui décorent l'autel, et un bas-relief moderne surmonté d'une statue en marbre.

Il y a beaucoup à voir et à retenir dans cette vieille église d'Arques où s'agenouilla Henri IV. On monte aux ruines du château par un chemin pavé, et sur la gauche on trouve un sentier étroit et escarpé à l'extrémité duquel apparaissent les débris de l'ancienne forteresse. La grande ombre de Henri IV a dû tressaillir de douleur et de honte en voyant les Prussiens souiller les ruines du château d'Arques, et elle a dû s'écrier en étendant son linceul sur la France tout entière : « Qu'avez-vous fait de vos Rois ?... J'ai été le chef d'une dynastie puissante, je vous ai donné la gloire, la prospérité. Vous avez tout renié et tout détruit pour arriver au démembrement et à la décadence. Qu'avez-vous fait de vos Rois ?.. Vous avez guillotiné Louis XVI et vous avez chassé Charles X, comme vous trouvant indignes d'être gouvernés par la raison, l'honneur et le devoir. »

Le château d'Arques fut bâti vers le onzième siècle, sous Guillaume le Conquérant, par Guillaume d'Arques, oncle paternel de ce prince. Le château d'Arques resta longtemps sous la domination anglaise, dont il secoua le joug en 1204. La forteresse tomba encore une fois, en 1419, au pouvoir des Anglais, qui n'en furent chassés qu'en 1449.

En 1589, le château d'Arques vit s'accomplir les événements importants qui décidèrent de l'avenir de la France. Le gouverneur de Dieppe, Aymar de Chattes, qui tenait pour le Roi, l'avait repris par ruse au parti de la Ligue, et le Béarnais sentant l'importance de cette forteresse, l'avait armée de plusieurs pièces d'artillerie qui décidèrent du gain de la bataille d'Arques.

Louis XIV, en 1648, visita tout enfant le château d'Arques, mais par un revirement des gloires d'ici-bas, en 1755, cette célèbre forteresse n'était plus qu'une vaste carrière de pierres où tous les habitants du voisinage venaient s'approvisionner.

Mises à l'encan, en 1793, les ruines du château d'Arques furent vendues 8,300 livres. Elles al-

laient être livrées en 1836, à la bande-noire, lorsqu'elles furent acquises par Mme Reiset, qui les légua à son fils, qui se fit un devoir de les conserver avec un soin religieux.

L'Etat s'en rendit acquéreur en 1869, et le château d'Arques est aujourd'hui classé parmi les monuments historiques.

Dieppe a été préservé cette année de l'invasion républicaine, et sa plage n'a pas démerité de la réputation aristocratique qu'elle s'est conquise.

Dieppe peut encore opposer à Trouville son commerce d'ivoire, qui est le plus réputé et le premier du monde, et un port protégé par deux belles jetées, qui est le plus sûr et le plus profond de la Manche.

Ce port, le cinquième des ports de France, peut contenir deux cents navires et recevoir des bâtiments de 1,200 tonneaux. En outre de l'avant-port, ou port d'échouage, il comprend deux bassins à flot, situés, l'un (bassin Duquesne) entre la ville et le faubourg de Pollet; l'autre (bassin Béigny), en face de la gare du chemin de fer. Un très grand bassin de retenue, long de 1,200 mètres et s'étendant au sud de la ville, dans la vallée d'Arques, reçoit les eaux de cette rivière et les déverse, à marée basse, dans l'avant-port, au moyen d'écluse de chasse qui suffisent à refouler jusqu'à la mer les galets que le flux apporte chaque jour à l'entrée du chenal.

Dieppe est le principal port d'approvisionnement de Paris, pour la marée.

Indépendamment de son commerce d'ivoire, Dieppe a une manufacture de dentelles et des fabriques d'horlogerie.

La grande rue de Dieppe est égayée de beaux magasins à l'instar de Paris. On y trouve les modes nouvelles et de très beaux bijoux anciens. Les collectionneurs et les amateurs d'objets d'art et de bijoux uniques ne manquent pas d'aller rendre visite à Rolland, au carrefour du Puits-Salé. Rolland a de véritables petites merveilles que nous ne pouvons spécifier toutes; les unes de style Louis XVI, les autres remontant à Louis XIII, Louis XIV et Louis XV. Une montre, grande comme une pièce de vingt sous, en émail bleu byzantin, à double cuvette, représentant le portrait authentique de Louis XIV, est une trouvaille artistique. D'où vient-elle?... Et par quelle destinée bizarre est-elle arrivée jusqu'à Dieppe, dans le magasin de Rolland?

Une autre, toute aussi petite, et cerclée de marcassite brillantée, est ornée d'un émail watteau sur or.

Une troisième, en or rouge, admirablement ciselée et gravée, est suspendue à une jarrettière Louis XVI, découpée en guipure d'or.

Une quatrième, plus extraordinaire que séduisante, représente une tête de mort, en vieil argent oxydé. On ouvre la tête par la mâchoire décharnée, et alors apparaît une montre, dont le ressort est fait avec une corde à boyaux. Rien n'est plus primitif. C'est ce qui en fait le mérite.

Les châtelaines en cuivre doré, en or de couleur avec émaux et peinture, en marcassite et en véritables cailloux du Rhin, qui étaient les diamants d'autrefois, représentent tous les styles et toutes les époques.

Les vieux bijoux normands y sont aussi en profusion, les *vrais vieux*, car on en fabrique à Paris des quantités qui reviennent aux bains de mer; mais Rolland se respecte trop pour accueillir un Saint-Esprit qui n'a pas été porté par une belle Cauchoise.

Il y a des petits riens charmants: des breloques, des cachets, des clés, des cassolettes et des croix qui sont plus que centénaires.

Les ouvrages en ivoire sont restés à peu près les mêmes qu'il y a quatre ans. Il n'y a pas de mode pour les œuvres d'art. Les christs, les vierges, les bénitiers et les reliquaires sont copiés sur les maîtres classiques en peinture et en sculpture, et la fantaisie reproduit mille objets qui sont autant de souvenirs dieppois.

Vis-à-vis Rolland et au coin de la rue des Tribunaux, on trouve plusieurs boutiques qu'on qualifierait, à Paris, sous le nom de *bric-à-brac*. Quel fouillis!... et quel mélange!... Regardez et cherchez!... Vous verrez des meubles Louis XVI, des plats en vieux Rouen, une paire de sabots en faïence hollandaise, des assiettes en vieux Strasbourg et en vieux Saxe, des verres gravés du temps de Louis XVI, et des verres filés à Murano; des vieilles étoffes de brocart broché qui ont servi d'atours aux belles marquises du temps de Louis XIV, et des vieilles dentelles dont on copie aujourd'hui tous les exemplaires qu'on retrouve. Peut-être hésitez-vous à entrer, et direz-vous: c'est impossible qu'il y ait là-dedans quelque chose qui en vaille la peine? Vraiment, oui!... Benoni est un chercheur et un trouveur. Il n'est pas pour rien enfant de Dieppe, et il connaît tout aussi bien l'Hôtel des Ventes de la rue Drouot qu'un véritable Parisien.

A part les réceptions officielles du Chalet Cordier, les retraites aux flambeaux et les manœuvres militaires, Dieppe n'a rien à envier à Trouville, car les fêtes de son Casino sont mieux organisées. Tous les mardis, on y joue la comédie, et, tous les soirs, il a concert ou bal.

Ce qu'il y a, en outre, d'inappréciable, et que les plages de Royan et de Boulogne-sur-Mer offrent seules comme Dieppe, c'est que de trois

heures à cinq heures du soir, l'excellent orchestre du Casino, sous la direction de M. Placet, exécute les premiers morceaux de nos maîtres classiques, et de la musique légère et attrayante.

Nous avons entr'ouvert le livre d'or des abonnés du Casino, qui est le d'Hozier de la ville de Dieppe, et voici les noms que nous y avons trouvés :

Le prince Demetri-Stourza, la comtesse de Divonne, la vicomtesse de Saint-Seine, Mme Viollette-Duc, la famille Oppenheim, la famille de Saint-James, la baronne de Rotshchild, le comte de Banneville, M. et Mme Derby Wells, le comte et la comtesse de Viel-Castel, M. et Mme Géliard, qui habitent auprès du vieux château, sur la falaise, le château de Bellevue ; le comte et la comtesse de Naites, M. et Mme de Montauzan, M. et Mme de Courcy, la famille de Villeneuve, le comte et la comtesse de L'Aigle, la famille Davilliers, le comte d'Audigné, M. de Montgommery, la marquise de Louvencourt, la famille de Ferdinanda, la marquise de Bois-Hébert, M. et Mlle Koenigswater, le prince et la princesse Czartoriska, le marquis de Carayon la-Tour, le marquis et la marquise de Tillière, Mlle de Châteaubriand, la marquise de Gallifet, M. de Malherbe, capitaine d'état-major ; la famille Basilewsky, le marquis et la marquise de Laroche-Lambert, la famille Ségalas, etc., etc.

Pour une ville qui, soi-disant, n'a pas de vogue cette année et n'est pas à la mode, voici une nomenclature héraldique qui laisse à penser ce qu'eût été Dieppe si la Cour provisoire lui eût donné la préférence ; le livre d'or du Casino se serait enrichi des noms les plus démocratiques.

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Y a-t-il des modes nouvelles?... Sans aucun doute, car la mode fait comme la fourmi de la fable, elle travaille pour la saison d'automne et d'hiver, tandis que le monde élégant se livre aux plaisirs de la campagne, des bains de mer et de la chasse. Mais rien ne se produira avant le mois d'octobre, tant en costumes, confections et coiffures, car il est question de confections très fantaisistes et très originales qui se porteront avec les robes Princesses. On ne s'en tiendra pas au tout noir. Vous verrez bien. Les *Magasins du Louvre* préparent leur grand programme officiel et industriel. Ce sont eux qui ouvrent toujours la marche de la nouveauté élégante. Nous ne re-

viendrons pas sur les actualités de la saison d'été. Elles ont vécu, bien que la plupart reparaitront cet hiver pour les grands diners et pour les concerts. Toutes ces splendides robes de faille, à demi-traine, et ces merveilleuses tuniques de Chantilly, de guipure noire, de Malines et de Cluny, ne seront pas reléguées jusqu'à l'année prochaine. Elles produiront au contraire un très riche effet sur des robes en moire française et en moire antique. On dit que le satin est en défaveur. On prétend qu'il est devenu très vieux, quand l'hiver dernier il était encore si jeune. Comme on vieillit vite, quand on déplaît. Que ceci vous serve de leçon, mesdames. Profitez de votre jeunesse et faites-vous belles et charmantes, sans vous nuire, bien entendu. En consultant le programme des *Magasins du Louvre*, quand il aura paru, cela vous sera très facile. Les *Magasins du Louvre* ont des étoffes pour toutes les bourses, dans des prix exceptionnels de bon marché. Par cela même qu'ils sont les Rothschild de la nouveauté et qu'ils traitent les affaires sur une grande échelle, ils peuvent faire bénéficier les acheteurs des avantages qu'ils trouvent dans les fabriques auxquelles ils s'adressent.

Chaque article étant coté à prix fixe, une femme intelligente et économe peut établir son bilan de toilettes d'hiver en rapport avec sa position sociale.

Il est plus que probable que le satin ne disparaîtra pas du programme du *Louvre*. Le satin fait valoir la dentelle et lui sert pour ainsi dire de miroir. Mais la moire antique fera nouveauté après avoir été reléguée comme étant par trop *rococo*. Toute mode qui disparaît doit infailliblement revenir dans d'autres conditions d'élégance. Très certainement les robes de moire antique ne se font plus de la même manière qu'il y a quelques années. *Mlle Marie Bataillon* est là pour les couper et les orner au goût du jour. Une robe de moire antique, avec quilles de velours, faisant traîne, aura vraiment grand air avec un habit Louis XIV ou Louis XVI. On nous promet des habits, des gilets et des vestes à basques. On pressent presque la décadence des tuniques en raison des robes Princesses, modelant les hanches et cambrant la taille sans ceinture. Attendons et n'allons pas trop vite. Sans quoi nous serions obligés de rétrograder comme la politique qui donne souvent de fausses nouvelles qu'elle est forcée de démentir. Il a été d'ailleurs impossible de définir les modes de la saison d'été, car elles étaient un composé de toutes les époques et de tous les styles. On portait un costume Louis XIV avec une coiffure Marie-Antoinette. C'était original. Aujourd'hui, on se costume en Louis XV

avec un chapeau Jean-Bart. La mode n'a plus cette unité d'harmonie et d'ensemble qui en faisait autrefois un type exclusif. Y reviendra-t-on ?.. La fantaisie triomphe encore. Mlle Marie Bataillon vient d'expédier à plusieurs grands châteaux de France de très artistiques costumes de chasse et des toilettes de grand diner. On fait mine d'oublier, comme un horrible cauchemar, tous les lugubres événements qui ont décimé et ensanglanté la France. Les fêtes et les réceptions reprennent leur entrain et leur série élégante. Le commerce et l'industrie ne s'en plaindront pas.

Voici deux costumes de chasse élités par *Mlle Marie Bataillon*. L'un de style Louis XIII, en drap vert bouteille; l'autre de style Louis XIV, en velours claret, avec chapeau Louis XIV, en semblable velours, encadré d'une bande de plumes blanches. Il faut avoir la grande distinction et la haute position de la duchesse de M*** pour se permettre un tel costume. Elle aura l'air d'un portrait détaché de la galerie de Versailles. C'est à quoi visent toutes les femmes aujourd'hui, à se costumer.

Le costume Louis XIII, en drap vert lentille, est plus sobre et plus simple; garni de galons noirs, avec corsage à basque habit derrière, rabat et manchettes en genre guipure. Brandebourgs de passementerie sur l'épaule faisant aiguillettes, et même brandebourgs sur la manche.

On revient aux brandebourgs et à la passementerie riche.

La *Glaneuse* ne s'en plaindra pas. *Mlle Marie Bataillon*, pour toilette de diner, a disposé la robe suivante en moire française gris argent, de genre *Princesse*, boutonnée dans toute sa hauteur avec de larges boutons de passementerie point de Milan. Le corsage était orné de brandebourgs de passementerie, ainsi que le devant de la jupe. Les brandebourgs portaient de larges boutons de passementerie et s'attachaient de côté. Les manches, demi-justes, avaient des brandebourgs de passementerie sur toute la hauteur du poignet jusqu'à l'épaule. Par derrière, trois larges brandebourgs en genre d'écharpe et de ceinture faisaient gonfler la longueur de la jupe et diminuaient la traine. Cette toilette, que nous regrettons ne pas avoir vue, doit être très riche et d'une simplicité parfaite. Une autre toilette est en faille lilas de Perse garnie de volants en dentelle d'Angleterre avec nœuds de moire française lilas. Les volants (il y en a trois) sont froncés sur la jupe, par devant et par derrière, en tunique arrondie, avec échelles de nœuds de moire lilas sur le côté et jabot de dentelle mélangé dans les flots de ruban de moire.

Citons aussi une très jolie tunique en ruban de moire claret et guipure de Chantilly, destinée à une robe *Princesse*, moire antique de nuance *Claret*, avec corsage décolleté. Cette tunique alternant avec ruban de moire et entre-deux de Chantilly, avec haut volant de Chantilly tout autour, se relève en fouillis derrière, avec de gros nœuds écharpe en large ruban de même nuance, moire claret.

Ce qui est encore charmant pour toilettes de château, c'est le mélange de cachemire de nuance tendre avec de la moire ou de la faille. En cachemire bleu pâle, feuille de rose, lilas tendre, gris argent ou claret, on obtient de très jolis costumes dont *Mlle Marie Bataillon* varie les ornements en raison du prix qu'on veut y mettre. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'il y a une réduction de moitié prix d'un costume organisé par *Mlle Marie Bataillon* avec les premiers faiseurs en vogue, et que ce costume a tout autant de cachet et de génie. C'est pourquoi son petit entresol de la *rue Thérèse*, 5, voit passer tant de jolies jeunes femmes qui préféreraient avoir deux toilettes pour une. Il en est de même des chapeaux de *Mlle de Bongars*, dont la modeste installation, 1, *rue d'Antin*, n'épouvante personne. Et pourtant *Mlle de Bongars* est une fantaisiste dans toute l'acception du mot. Elle nous a montré à Paris, au mois de juin, des Rubens et des Greuze, alors que personne n'en portait. Elle va reproduire les mêmes formes en feutre noir, marron, vert bouteille, claret, gris fer, pour les costumes de cachemire. Le chapeau *Rabagas* fait fureur. Du *Rabagas* de tous côtés, hélas! Quelle importance on donne à ce *Rabagas* qu'on aurait dû oublier plutôt que de le mettre sans cesse en évidence. Ce nom de *Rabagas*, appliqué à un chapeau, n'a plus de raison d'être; il n'indique aucune forme. Le *Rabagas* est un chapeau à large bord qui se pose en arrière sur la tête et qui ne manque pas d'une certaine audace provocante. Il y a des physionomies auxquelles ce genre *Rabagas* sied très bien et d'autres qui ont l'air étonné d'être coiffées ainsi. Ne porte pas qui veut la mode. Il faut en avoir le type et l'élégance. Il est plus que probable que c'est une jolie femme qui aura la première donné la mode des chapeaux en arrière. Elle avait très chaud, elle aura rejeté son chapeau sur son chignon et avec ses cheveux ébouriffés; tous ceux qui l'entouraient auront crié bravo et l'auront convaincue qu'elle était mille fois plus adorable coiffée ainsi. Le lendemain elle aura recommencé et se sera appliquée à bien se coiffer en arrière,

De là tous les *Jean Bart*, les *Rubens* et les *Rabagas*.

C'est ainsi que se produisent et s'affirment les nouvelles modes qui sont presque toujours l'effet du hasard, comme dit si judicieusement le *Figaro* dans son dernier *courrier des salons*.

Le seigneur Almaviva, qui doit être un gentilhomme de première souche, nous apprend que la mode d'enrouler l'écharpe de gaze de son chapeau autour du cou remonte à Mme de Gallifet. Dans une promenade à Luchon, le vent menaçait d'emporter le chapeau de la marquise. Impatentée, elle fait faire à son voile demi-tour par derrière et le fixe devant sur le côté. L'innovation fut trouvée charmante, et nous savons, dit le seigneur Almaviva, le succès qu'elle a obtenu.

Les tuniques à la *Paris*, qui ont si fort la vogue en ce moment, parmi la fine fleur du *high-life*, ont une origine à peu près analogue. Les tirets — soyons technique — qui relevaient la robe de la comtesse de Paris se brisèrent pendant qu'elle arpentait, il y a quelques semaines, les côtes de Dinard. La jeune princesse emprunta deux grosses épingles d'une paysanne qui passait et maintint sa jupe en lui imprimant trois larges plis par derrière. Du même coup une nouvelle mode était née.

Ces dentelles russes qui garnissent, cette année, tant de costumes, ont été tirées, par hasard, des cartons de Mme Reinsky-Korsakoff un jour, qu'en conférence avec une couturière elle désespérait de trouver une ornementation à une robe cheveux de la reine — ainsi qu'on disait au vieux temps. Comme pendant, on doit à Mme la comtesse de Pourtalès l'innovation des dentelles de laine, dont les entre-deux se marient si bien à la gaze de Chambéry.

Les garnitures de fleurs brodées en soie d'Alger ont pour marraine la duchesse de la Trémoille. De même que c'est le pied sans pareil de la baronne Alphonse de Rothschild qui s'est fourré le premier dans ces bas de soie formant chaussettes de couleurs, assortie à la nuance du soulier, d'une si affriolante élégance.

Par cela même que certaines modes sont données par les belles, les jolies et les élégantes, il ne faut pas que toutes les femmes les adoptent indifféremment; elles doivent au contraire chercher à faire prendre les modes qui leur conviennent plutôt que d'accepter celles des autres.

D'après les renseignements qui nous arrivent de Paris sur les modes d'automne, nous pressentons que la passementerie et les riches galons vont être en faveur. Nous avons télégraphié à la *Glaneuse* à ce sujet. Elle ne nous a pas répondu. Elle attend sans doute que les modes soient créées, et que les premières maisons de couture et de confections aient adopté leur genre de gar-

niture. On parle aussi de broderie de jais et de passementerie de couleur remplaçant les guipures. Pour le 1^{er} octobre nous serons renseignée à cet égard. Les rubans de moire et de velours sont en pleine vogue. La *Glaneuse* en avait préparé d'avance le succès, cet été, en les faisant fabriquer spécialement pour sa maison, à Saint-Etienne et à Lyon. Elle en a collectionné des séries de toutes les grandeurs, qu'elle peut donner à meilleur compte. Elle dispose des garnitures graduées en bandes de velours noir et de couleur, pour les costumes de cachemire. Vous n'avez qu'à lui écrire, 7, rue de la Chaussée-d'Antin, ce que vous désirez, et elle s'empressera immédiatement de le préparer et de vous l'envoyer à l'adresse indiquée.

Les nouveautés de la *Glaneuse* comprennent en ce moment de très jolies cravates Lavallière en crêpe de Chine et en surah, frangées de chenille, ou en velours broché. Des écharpes peplum en crêpe de Chine, brodées de deux tons, couleur sur couleur, et des écharpes de faille, en 22 cent. de largeur, illustrées de broderie camaïeu se dénouant à la taille et retombant en gros nœud avec pans sur le côté; et des rubans moirés de toute largeur et de toute couleur, article très demandé qui fera fureur cet hiver. La *Glaneuse* fait aussi les chapeaux à l'ordre des bains de mer et de la vie de château, et elle décrète le *Rubens* de préférence au *Rabagas*, ce qui prouve que le Rubens est plus gracieux.

La *Glaneuse* prépare pour les costumes de cachemire des bandes de velours brodées de deux tons, coloris cachemire, et des bandes de cachemire également brodées, assorties à la nuance du costume.

On peut envoyer à la *Glaneuse* un échantillon de son costume de cachemire et lui désigner le genre de garniture dont on veut le décorer. La nouveauté d'automne se met donc en route. Nous la suivrons pas à pas.

L'*Union des Indes* tient un véritable succès avec son foulard à pois blancs, en nuance indigo, prune-de-monsieur, claret, vert bouteille, tête de vigne. C'est la haute nouveauté du moment, qui fait type et genre. La tunique de foulard à pois est très élégante sur un jupon de velours; elle remplace la tunique de foulard et de batiste écru qui a eu tant de vogue cet été. Il y a plusieurs manières de disposer les tuniques de foulard à pois blancs, mais le foulard étant une étoffe souple et moelleuse comme le crêpe de Chine et le cachemire, doit se draper et se relever très en arrière.

Un costume en foulard indigo, à pois blancs, peut se reproduire ainsi :

La première jupe est ornée de cinq plissés à la vieille, surmontés chacun d'un biais de foulard

indigo uni. La tunique est encadrée d'un même petit plissé retombant sur une grosse guipure torchon. Le corsage est à basque-habit derrière, et à bretelles devant formées du même petit plissé et de la même guipure continuant sur les basques de l'habit. Les manches ont un volant terminé par un plissé et une guipure. C'est simple et élégant.

Un autre costume en foulard prune-de-monsieur, toujours à pois blanc, se compose d'une première jupe garnie de sept petits volants lisérés d'un biais prune tout uni. La tunique, de forme Princesse, se déboutonne devant; elle est encadrée d'un même volant et d'une guipure noire, ou de nuance prune assortie.

On revient à l'unité des toilettes; c'est plus harmonieux.

Les tuniques en crêpe de Chine, brodées de deux tons, se garniront cet hiver d'une frange de chenille. On revient à la chenille qu'on avait reléguée. A quoi ne revient-on pas?... Les foulards de cachemire composent aussi de très confortables robes de chambre pour la saison d'automne. On les ouate légèrement, et on les double de la nuance qu'on préfère. En fond noir et fond blanc, avec palmes et arabesques orientales, elles sont charmantes bordées de ruches de taffetas plissé à la vieille, ou découpées en chicorée. On les encadre aussi de biais en moire française, et on les double de moire française avec nœud Watteau en moire.

L'Union des Indes envoie des échantillons franco de tous ces différents foulards quand on lui en fait la demande, 1, rue Auber, en face du nouvel Opéra.

Dieppe, c'est Paris au bord de la mer. Les lettres qu'on jette à Dieppe le matin arrivent à Paris le soir. Les étrangères qui sont à Dieppe (et elles sont nombreuses) peuvent donc conférer avec *Mmes de Vertus sœurs* de la *Ceinture Régente* qui ne mettra pas plus de temps à leur parvenir au Grand-Hôtel de Dieppe et à l'hôtel Royal sur la plage, que si elles étaient à Paris, au Grand-Hôtel du boulevard des Capucines ou à l'hôtel du Louvre. Elles n'ont qu'à prendre les mesures exactes que nous allons indiquer, en étant habillées, et elles recevront une Ceinture Régente irréprochable de coupe et de main-d'œuvre: « Tour de la taille à la ceinture, largeur de la poitrine, tour des hanches, longueur du busc, longueur de la taille sous le bras ». Chaque Ceinture Régente est signée, comme une œuvre de mérite qu'elle est, du nom de *Mmes de Vertus sœurs*, 27, rue de la Chaussée-d'Antin.

Peut-être une étrangère se fera-t-elle cette ré-

flexion: — Qu'est-ce qu'une Ceinture Régente? et comment se porte-t-elle?

La Ceinture Régente remplace le corset qu'elle a détrôné entièrement. Elle s'appelle *Ceinture* parce qu'elle cambre seulement la taille, en l'assouplissant et en laissant à la poitrine toute son éclosion radieuse. Elle est donc toute mignonne et toute gracieuse et ne ressemble nullement à ces anciennes cuirasses bardées d'acier qui rendaient les jeunes filles poitrinaires et donnaient aux femmes une tournure si raide et si guindée. *Mmes de Vertus sœurs* se sont inspirées des gracieux pastels du règne de Louis XV. Elles ont compris que la beauté des formes devait s'épanouir sans aucune entrave et elles ont trouvé au bout de leur ciseau de statuaire la *Ceinture Régente* qu'elles reproduisent en moire, en satin, en faille et en coutil.

Autant l'Académie de médecine prohibait les corsets, autant elle encourage et patronne la Ceinture Régente, qu'elle reconnaît comme un intelligent tuteur et un point d'appui pour soutenir les natures frêles et délicates.

La Ceinture Régente est acceptée depuis de longues années et le corset a même disparu du vocabulaire de la mode.

Elle figure par demi-douzaine dans toutes les corbeilles de mariage, soit en satin blanc garni de dentelles d'Angleterre, pour la toilette nuptiale; en moire rose, garnie de malines; en moire bleue, garnie de valenciennes; en satin maïs, garnie de guipure; en moire gris argent piqué rose et garnie de malines, et en satin noir piqué cerise et bordée de Chantilly,

Il en est de même du jupon Empire comme de la Ceinture Régente.

En faisant parvenir la longueur de la jupe et la grosseur de la taille, à *Mmes Maurin et Joiron*, 24, rue du 4 Septembre, au coin de la rue de la Michodière, il est inutile de l'essayer.

Le jupon Empire a eu une réputation européenne. Il n'a pas démerité. Mais on ne porte plus de crinolines, nous dira-t-on? Sans doute, et c'est pourquoi nous vous parlons encore du *Jupon Empire* qui remplace deux jupons empesés, sans qu'on puisse même soupçonner sa présence. La coupe première du jupon Empire appartient à *M. Bienvenu* qui en est l'inventeur. *Mmes Maurin et Joiron* l'ont encore perfectionné et l'ont adjoint à leur maison de confection et de couture. C'est donc une garantie d'élégance pour les belles dames qui se font habiller par ces deux excellentes faiseuses, élèves de *Mme Roger*.

Le jupon Empire n'a pas supprimé tous ces aciers souples et flexibles comme des ressorts de pendule, il les a rejetés en arrière pour soutenir

les pouffs et les tournures, et il a dégagé en tablier aplati le devant de son jupon. Avec les robes en moire antique, le jupon Empire va reprendre toute sa prépondérance élégante et industrielle. Mmes Maurin et Joiron le modifieront et l'assujettiront aux modes du jour. Elles ont, en outre du jupon Empire, d'autres engins de coquetterie aux ordres des élégantes, tels que la tournure *Princesse*, la tournure *Pompadour*, la tournure *Camargo* et la tournure *Empire*. Tant que cela?... Et vraiment, ce n'est pas trop. Il est impossible de se juponner et de s'habiller indifféremment, comme tout le monde. Les uns ont des hanches, les autres n'en ont pas; celles-ci sont grandes, celles-là sont petites. L'art de se juponner est une science et une étude.

On peut donc se rendre élégante, comme on peut s'embellir.

Bien des femmes s'imaginent que pour obtenir un coloris purp in et reconquérir le teint velouté de la jeunesse, il faut employer du blanc et du rouge. C'est une erreur, car avec le *Lait Antéphélique de Candès* on fait circuler le sang dans les artères, et le visage se colore naturellement.

Le *Lait Antéphélique*, aux principes camphrés, est plus une recette pharmaceutique qu'une eau de toilette. Les médecins le conseillent tout autant que la coquetterie, pour effacer la couperose et les taches de rousseur. Ce qui prouve les vertus curatives de ce cosmétique précieux, c'est qu'il remplace à la campagne l'amonique et l'alcali volatil, pour les piqûres d'insectes qu'il cauterise radicalement.

En employant tous les jours le Lait Antéphélique comme eau de toilette, on acquiert un coloris éclatant de santé et de fraîcheur. Le Lait Antéphélique se trouve chez *Candès, 26, boulevard Saint-Denis*. Voici bientôt les premières brises de l'équinoxe d'automne qui rident et flétrissent la peau; il faut s'en garantir en demandant à la *Maison Violet* toutes ses eaux de toilette à la Glycérine parfumée. La Glycérine humecte la peau et lui sert pour ainsi dire d'engrais nutritif. La maison Violet l'a préparée à la violette, au Portugal et au bouquet composé. Le hâle de la mer glisse sur la Glycérine absolument comme sur un miroir, et ne l'atteint pas; la peau se trouve donc protégée. Il y a en outre la *Crème de Beauté* à la Glycérine, et la *Pâte émulsive* à la Glycérine; plus une *Eau glycérolée* très tonique et très rafraîchissante, au quinquina et aux roses de Provins.

La Maison Violet a distillé tous ces nouveaux produits pour la saison d'été, en même temps que les pastilles ambrosiaques au mastic de Chio, qui purifient l'haleine.

La Glycérine constitue donc une parfumerie

spéciale, comme la parfumerie aux violettes d'Italie et l'*Hangélan*, ayant les senteurs du lilas de Perse.

Complétons le catalogue élégant de la Maison Violet par les articles exclusifs qui ont établi sa réputation, tels que : le Savon Royal de Thridace aux principes de laitue; la *Rosée des Abeilles*, récoltée dès l'aurore par la reine des abeilles dans le calice des fleurs; la *Crème Pompadour*, pour effacer les rides; l'*Eau de Beauté*, pour les teints blonds et délicats; la *Crème de Beauté*, de deux teintes, pour le jour et la lumière; l'*Eau de Cologne de France et d'Allemagne*.

Et pour le mouchoir, les *Fleurs de France*, l'*Ess-Bouquet*, les *Gouttes de violettes d'Italie*, le Foin coupé, le Bouquet Jockey-Club, les Brises de mai, les *Fleurs-de-lis* et la *Rose-mousseline*.

Faites votre choix et référez-en à la *Maison Violet, brevetée des cours étrangères, boulevard des Capucines, au coin de la rue Scribe*; ou bien dans la maison de gros et de commission, 317, rue Saint-Denis,

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

MACHINES À COUDRE DE FAMILLE

LA SILENCIEUSE

30, rue Richelieu; et 49, boulevard Magenta
(vis-à-vis la fontaine Molière.)

Partout où nous passons nous trouvons la *Silencieuse*, aussi bien dans les châteaux que dans les maisons particulières et dans les ouvriers. Si nous visitons une communauté, nous sommes tout étonnée d'entrer dans une lingerie où plusieurs jeunes filles travaillent à l'aiguille avec le concours de *machines à coudre*, sans qu'on entende aucun bruit.

C'est grâce à la *Silencieuse*, nous dit la supérieure, qu'on peut travailler sans la moindre fatigue. Le mouvement est très doux, tellement doux qu'il ne s'entend pas; et la pression de la pédale cède si facilement que les jeunes filles n'éprouvent aucun tiraillement dans la poitrine et dans les jambes. C'est très essentiel et très important pour le développement, l'hygiène et la santé. Cette machine la *Silencieuse* est un miracle, ajouta-t-elle en souriant, elle travaille comme une fée, elle trace les ourlets au fur et à mesure et elle les coud en même temps, bien plus qu'une habile ouvrière pourrait le faire; elle pique avec une régularité méthodique; elle fronce, elle gance, elle soutache, elle brode et elle exécute jusqu'à de la tapisserie et de l'application de dentelle.

Quand on sait la diriger elle reproduit des merveilles.

Nous qui portons à la *Silencieuse* un intérêt tout particulier, nous avons été très heureuse d'entendre son éloge, qui n'est que justice. La *Silencieuse* est la seule de toutes les machines à coudre qui possède autant de qualités irrécusables, mais il faut qu'elle soit signée *Pollack Schmidt et Cie.* sans quoi elle ne possède aucune des vertus précieuses que nous venons d'énumérer. Non pas qu'il y ait plusieurs *Silencieuses* qui aient été admises à l'Exposition universelle et qui aient été médaillées, mais depuis la réputation européenne que s'est conquise la *Silencieuse* de la maison *Pollack, Schmidt et Cie.*, plus d'une machine à coudre inconnue et n'ayant aucune marque de fabrique, trouvé tout commode de s'intituler la vraie, l'unique, la seule *Silencieuse*, sans y avoir aucun droit. Il en résulte une série de procès qui vont se dérouler les uns après les autres devant les tribunaux.

Mais qu'importe à la *Silencieuse*. Tous les parasites qui gravitent autour d'elles n'en peuvent mais. Et plus ils font de bruit, plus ils se compromettent et se perdent; sa signature industrielle est sa garantie infaillible. Or, sans cette signature *Pollack, Schmidt et Cie.*, la *Silencieuse* n'existe pas, et si vous avez une machine à coudre défectueuse, qui fait du bruit, qui vous fatigue et qui reste en route sans achever son ouvrage, prenez-vous-en à ceux qui vous ont trompé et qui vous ont vendu une fausse *Silencieuse*.

Il y a plusieurs parasites dans la rue Richelieu, il faut s'en garer et aller tout droit au n° 30, en face la fontaine Molière — pas à côté; surtout ne vous trompez pas.

Tous les obstacles qu'on suscite à la *Silencieuse* nous rappellent ce joli conte de fées où, pour parvenir jusqu'à la pomme qui chante, il fallait gravir une montagne de glace, combattre des monstres effroyables et terrasser un dragon ailé. La *Silencieuse* a autant d'ennemis et de rivalités à redouter. C'est ce qui fait son mérite. On ne s'attaque qu'aux puissants.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

OPÉRA. — *Le Trouvère*, pour la rentrée de Mme Gueymard. — *Don Juan*. — Réouverture de l'Opéra-Comique — Reprise de la *Timbale d'argent* aux Bouffes.

Avec les premiers jours de septembre, les artistes parisiens, disséminés dans les casinos des villes d'eaux et dans les théâtres de l'étranger,

sont revenus se faire entendre de leur public ordinaire. Les théâtres fermés se sont ouverts plus beaux, plus dorés que jamais, et les applaudissements sonores ont réveillé les échos des salles endormies. Les chroniqueurs qui se plaignaient, il y a quelques jours, de n'avoir rien à dire, ne savent plus aujourd'hui comment faire pour raconter tout ce qu'ils ont vu et entendu.

La rentrée de Mme Gueymard à l'Opéra a été une véritable ovation. Jamais la grande cantatrice n'avait mis autant de passion et de chaleur dans son rôle de Léonora. Sa voix chaude, étoffée et mordante, semble bien faite pour la musique du « Trouvère. » Sylva, de son côté, a été très remarquable dans le personnage de Don Manrique; aussi la scène du « Miserere », interprétée par ces deux artistes avec une rare puissance, a-t-elle été bissée avec enthousiasme. Le rôle d'Azucena a rarement rencontré une interprète aussi jolie et aussi bien en voix que Mlle Bloch. Quant au comte de Luna, Caron représente ce sombre personnage avec son talent ordinaire. Echetto s'est fait aussi beaucoup remarquer dans le rôle de Fernand, ainsi que M. Sapin dans le personnage un peu effacé de Don Ruiz.

Vendredi a eu lieu la rentrée de Faure et de Mme Gueymard dans « Don Juan. » Nous n'avons plus à faire l'éloge de Faure qui chante comme personne la fameuse sérénade. L'interprétation de l'œuvre de Mozart est excellente. Le trio des Masques a soulevé comme toujours des applaudissements frénétiques. Mme Gueymard a trouvé des accents déchirants dans son rôle d'Elvire. Le rôle de Zerline était gracieusement tenu par Mlle B. Thibault, qui a bien mérité sa part de bravos dans le duo avec Faure. Bosquin s'est distingué en jouant Don Ottavio. Gailhard a prêté à Leporello sa voix magnifique et son jeu parfait. Il jouait ce rôle pour la première fois et il y a obtenu un très légitime succès. Enfin, Gaspard a chanté avec talent les phrases sépulcrales que l'inimitable Mozart fait dire au commandeur. Au ballet du second acte, nous avons remarqué parmi les plus jolies danseuses, Mme Ferrari. En somme, excellente reprise qui fera courir tout Paris.

L'Opéra-Comique a fait une brillante réouverture le 1^{er} septembre. La salle, remise à neuf, était resplendissante de dorures. La première représentation se composait du « Chalet » et du « Domino noir. » Dans le « Chalet, » nous avons revu avec plaisir Mlle Guillot. La direction de l'Opéra-Comique ne regrettera pas d'avoir chargé Mlle Guillot du personnage de Betty. Elle s'y

montre toujours bonne comédienne et cantatrice habile. Raoult est un ténor léger qui promet beaucoup ; quant à Neveu, qui tenait le rôle de Max, il a vocalisé admirablement son grand air. En somme, le public a chaudement salué les trois interprètes de l'œuvre d'Adam. Dans le « Domino noir, » qui complétait la représentation, nous avons principalement remarqué Coppel, toujours excellent ; Mlle Reine toujours charmante ; Mlle Priola et Thierry qui a tiré du rôle de Gil-Pérès le meilleur parti possible.

Le 2 septembre, on donnait « Zampa. » Quand nous aurons dit que Lhérie jouait Zampa, que Idrac jouait Alphonse, et que Mmes Cico et Reine remplissaient les rôles de Camille et de Ritta, nous n'aurons besoin de rien ajouter. Avec de pareils interprètes, le succès était certain.

Le 3 septembre, la « Dame blanche, » dans laquelle débutait Mlle Gannetti, a fait salle comble. On ne se lasse pas d'entendre ce chef-d'œuvre. La curiosité qu'inspirait la débutante y était aussi pour quelque chose. Le public s'est montré satisfait.

Mais l'Opéra-Comique nous promet d'autres surprises. On annonce, pour lundi, la reprise « d'Haydée » avec le ténor Duchesne, qui interprétera ce rôle pour la première fois, et la charmante Mme Prelly. « Mignon » va être repris aussi pour la rentrée de Mme Galli-Marié et de M. Ismaël.

Enfin, samedi prochain 14 septembre, Mme Miolan-Carvalho jouera dans le « Pré aux Clercs » avec Sainte-Foy. Il y aura fête ce soir-là à la salle Favart. Toutes ces reprises de l'ancien répertoire sont destinées à faire prendre patience au public, en attendant les pièces nouvelles que la direction va monter. Parmi ces dernières, on parle beaucoup du « Don César de Bazan, » paroles de Dennery, musique de Massenet. Cet opéra comique aura, paraît-il, pour interprètes, Mmes Priola et Galli-Marié, et MM. Lhérie, Bouhy et Neveu.

La jolie petite salle des Bouffes-Parisiens s'est trouvée trop petite le 2 septembre pour recevoir le nombre des spectateurs attirés par la reprise de la « Timbale d'argent. » Nous avons eu le plaisir d'y applaudir Mme Peschard. Quelle voix délicieuse ! quelle science du chant et de la scène ! Mlle Judic, un peu fatiguée, a cependant fort bien dit ses refrains pimentés. Désiré, désopilant ; Georges, modéré, et Mlle Debreux, avec sa gaminerie provocante complètent un ensemble parfait qui fera atteindre et même dépasser les deux cents représentations à l'opéra bouffe de M. Vasseur.

SOUVENIRS DE VOYAGE

Toute une rangée de boutiques s'édifiait le long des boulevards ; les cabines se dressaient sur les différentes couches, qu'on appelle plages sur les bords de la Manche. Le Casino, sous la direction de M. Massip, avait ouvert ses portes la veille de notre départ, par un concert. Le Casino de Royan est charmant et parfaitement bien disposé, avec son grand parc ombragé de bosquets de verdure, et avec ses grandes avenues dominant la mer. Durant toute la saison, il y a une salle de concerts dans le parc, où l'orchestre de M. Massip se fait entendre. M. Massip est très aimé des Royannais, et il le mérite par son talent et les efforts qu'il fait pour leur être agréable. C'est un artiste convaincu, qui aime la musique avec passion. Il est réputé comme un compositeur de mérite qu'il est. Il est fantaisiste et classique tout à la fois. Sa musique est charmante et facile à retenir. Tous les pianos de Royan répètent avec enthousiasme les quadrilles, les valse et les polkas de Massip. L'excellent chef d'orchestre est une véritable autorité : c'est qu'il sait faire danser avec l'entrain, le brio et la mesure qu'on ne trouve pas ailleurs.

Nous étions arrivée à Royan par Bordeaux et la Gironde ; nous primes, pour rentrer à Paris, la route de Rochefort, avec le concours de la diligence.

Quand on a perdu l'habitude d'aller en diligence, le voyage qu'on va accomplir offre l'attrait de l'inconnu et du nouveau ; d'ailleurs, la route de Royan à Rochefort est charmante. La veille de notre départ, il avait tombé une forte pluie qui avait abattu la poussière. En trois heures seulement nous arrivâmes à Rochefort.

Comme incident de voyage, nous traversâmes la Charente sur un bac trainé par un bateau à vapeur qui le remorqua jusqu'à l'autre rive. On est à environ trois quarts d'heure de Rochefort. La Charente est très large et très houleuse à cet endroit, on dirait une petite mer. Le flux et le reflux se font vivement sentir ; mais la traversée est si courte qu'on touche bord presque aussitôt.

La ville de Rochefort est très belle, très vaste et toute moderne. L'hôtel de France de Royan nous avait recommandée à l'hôtel de France à Rochefort ; loin de nous en plaindre, nous n'avons qu'à lui adresser tous nos remerciements. L'hôtel de France de Rochefort est un hôtel très important, et la table d'hôte nous a rappelé les noces de Gamache. Nous avons vue sur les remparts de

la ville et sur de belles allées de verdure, et nous préférons ce verdoyant horizon à tout autre.

Rochefort diffère entièrement, comme type et comme emplacement maritime, de La Rochelle. Rochefort, avec son arsenal et son port spacieux, a beaucoup plus d'importance. Il y a de très belles places carrées et d'élégants boulevards; on y respire à pleins poumons l'air salin et tonique de la mer, qui n'est éloignée que d'une lieue.

Rochefort, qui était entouré de marais il y a plus d'un demi-siècle, a été assaini et transformé par d'importants travaux qui en font aujourd'hui une ville très hygiénique et très agréable, au point de vue de la salubrité, et l'un des ports maritimes de France les plus importants.

Rochefort fut construit sous Louis XIV par Colbert, en 1666. Il eut pour intendant Begon, qui y fonda plusieurs établissements remarquables pour la marine, entre autres l'hôpital, qui est un des plus beaux monuments qui existent en ce genre.

La ville de Rochefort nous rappelle, par la régularité de ses rues coupées à angles droits, la ville aristocratique de Versailles, où la grande ombre de Louis XIV plane encore, en dépit de l'Assemblée nationale qui s'y est installée et de la présence du Président de la République.

Au centre de la ville est une très belle et très large place, portant le nom de Colbert, et qui est encadrée de constructions très régulières, au milieu desquelles on distingue l'hôtel de ville.

Les autres promenades sont : le cours d'Akois, le cours Reversaux et le jardin public de la Marine, dépendant de la préfecture maritime, bâtiment très modeste, mais qui rappelle un souvenir historique, car ce fut dans la préfecture maritime que l'empereur Napoléon I^{er}, avant de quitter la France, fit ses adieux aux quelques amis fidèles qui l'entouraient, et à cette population maritime, qui conserve encore précieusement le souvenir du grand homme.

Rochefort compte parmi les cinq grands ports militaires de France; c'est surtout un port de construction.

Au nombre des établissements remarquables que possède la marine, nous citerons l'École de médecine navale, qui a donné à la science plusieurs chirurgiens et opérateurs très distingués, tels que les Clénier, les Constantin, les Tesson, etc. N'oublions pas le docteur Maisonneuve, médecin en chef de la marine de Rochefort, et qui fut appelé en toute hâte à Bagnères-de-Bigorre auprès de la petite fille de M. Jubinal, atteinte d'une fièvre typhoïde; puis, un mois plus tard, auprès du malheureux père lui-même, foudroyé par l'inquiétude et par la douleur. Grâce aux soins

intelligents du docteur Maisonneuve, la petite fille et le père furent sauvés.

En outre de son port militaire, Rochefort possède un port de commerce; un bassin à flot, dû à l'initiative d'un administrateur des plus distingués, ancien député du département, M. Roy-Bry; un hôpital civil, une bibliothèque, un musée. Nous avons visité l'arsenal, le port et le jardin maritime.

Nous ne restâmes qu'un jour à Rochefort, et le lendemain nous prîmes la voie ferrée pour Poitiers, où nous fîmes également étape. Poitiers est une ville très curieuse à visiter et à connaître. Elle est perchée en amphithéâtre; on grimpe toujours, et du jardin public, dont le nom nous échappe, parce que nous ne l'avons pas inscrit, on jouit d'un panorama splendide tout aussi étendu que celui de la terrasse de Saint-Germain, près Paris. Poitiers est une ville très cléricale et très aristocratique; la Commune aura bien de la peine à s'y implanter. Il y a pour ainsi dire une ville neuve, où se trouvent la préfecture et de très belles maisons; mais le vieux Poitiers, avec ses rues tortueuses et étroites, et ses maisons à pignons de pierres, a gardé un cachet typique et primitif. Poitiers est au style roman ce que Rouen est au style ogival; on y trouve beaucoup de vestiges de monuments celtiques et romains.

Les églises sont pour la plupart très anciennes et de style moyen-âge; elles ne ressemblent pas aux autres églises. Remercions Dieu qu'elles aient été épargnées par l'invasion prussienne. L'église Saint-Jean est l'un des plus anciens monuments religieux qui existent en France; les archéologues et les antiquaires ne sont point d'accord sur son origine : les uns prétendent que c'était un temple élevé à Auguste; les autres, un édifice du III^e siècle; ceux-ci affirment que c'est un ancien tombeau romain. Le savant abbé Lebœuf parvint à prouver que ce petit édifice avait toujours été un monument chrétien, et son opinion a prévalu sur toutes les autres. Saint-Hilaire, Sainte-Radegonde, Notre-Dame et Saint-Pierre sont autant de souvenirs historiques datant des époques les plus reculées.

L'église de Sainte-Radegonde renferme le tombeau vénéré de la sainte. Son cercueil est en marbre noir, à couvercle prismatique et en forme de chevalet. La tradition donne sainte Radegonde comme étant la contemporaine de la sainte épouse du roi Clotaire, morte en 500.

L'église de Notre-Dame, dont le plan est entièrement roman, est très intéressante dans tous ses détails. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est son grand portail, dont la décoration en relief couvre tout le mur de face.

L'église Saint-Pierre, qui est la cathédrale, offre plusieurs particularités également très remarquables. On attribue à Henri II, roi d'Angleterre, la fondation de l'église Saint-Pierre de Poitiers.

Nous ne pouvons pas entrer dans tous les détails d'architecture et d'ancienneté de ces différentes églises, ni décrire les chapelles creusées dans le roc, ni les sujets allégoriques, ni les gargouilles démoniaques et chrétiennes tour à tour, ni les guipures et les dentelles de pierre, ni les fresques moyen-âge, ni les rosaces fleurdelisées; mais nous dirons que c'est splendide, et que pour admirer ces magnifiques églises dans tous leurs détails d'architecture, il ne faut pas les parcourir à vol d'oiseau, en une seule journée, comme nous l'avons fait, pressée que nous étions de revenir à Paris: il faudrait avoir le temps de prendre des notes, avec une notice historique à la main.

C'est encore à l'hôtel de France, à Poitiers, que nous descendimes. L'hôtel de France est célèbre et réputé pour ses terrines et ses pâtés de foie gras truffés.

VICOMTESSE DE RENNEVILLE.

(A suivre.)

BIBLIOTHÈQUE

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

Le comte paraissait déterminé. Il s'approcha de Lise et lui offrit le bras; mais la jeune fille s'éloigna vivement.

— Monsieur! dit-elle, vous n'y pensez pas! Cela ne se peut pas, non, cela ne doit pas être!

— Cela sera! Tout ce que j'ai résolu sera!

Il s'empara du bras de Lise et le retint de force sous le sien.

En ce moment, des ouvriers qui revenaient de la ville et allaient coucher au village passèrent auprès d'eux. Ils reconnurent le comte de Marcellis et le saluèrent. Puis après avoir regardé Lise de très près, ils se mirent à rire, et on put les entendre échanger de grosses plaisanteries flamandes, en s'éloignant.

— Ils m'ont vue! dit Lise, pâle de honte.

— Tant mieux, répondit le comte, il faut bien qu'ils s'habituent.

— C'est moi, monsieur, qui ne m'habituerai jamais à vous voir raillé ou critiqué à cause de moi!

— Vous préférez me voir malheureux?

— Comment cela serait-il? Il y a plusieurs

années que vous êtes content de votre sort, sans songer à le changer.

— Oui, pourvu qu'il reste absolument tel que je me le suis arrangé. Je suis Flamand et Américain c'est-à-dire ce qu'il y a de plus indépendant et de plus entêté au monde; mes habitudes doivent marcher comme une bonne montre; chaque jour doit continuer la veille; il me faudra pendant un demi-siècle le même pot de grès sur la table et la même couleur dans mes vêtements. Mais, si je suis forcé de changer le lieu de mon bonheur, ce bonheur, je saurai le transplanter avec ses racines!

— Hélas! ma présence auprès de vous n'est plus possible.

— Ne pouvant ni vous garder, ni vous laisser partir, je vous force à rester en vous épousant. Mes habitudes... c'est vous!

— Monsieur, vous voulez rire! dit la pauvre fille qui pleurait. Par pitié! ne continuez pas à me dire ces choses qui me font trembler!..

Un silence se fit. L'émotion de Lise brisait ses forces et ses facultés; ou plutôt il arrive dans les grandes crises que les sentiments et les idées prennent de nouvelles formes.

Le comte Pierre parla le premier.

— Lise, dit-il, presque sévèrement, j'ai cru que vous m'aimiez? Alors elle eut un de ces élans, une de ces expressions, de ces mots, dont on chercherait vainement la formule pendant des années et que le génie du cœur inspire tout à coup:

— Je vous aime trop pour vouloir que vous épousiez une servante.

Ayant dit cela, elle fut confondue d'avoir eu tant d'audace, et anéantie par son humilité. Maintenant qu'il la connaissait tout entière, il devait se rendre compte de l'habitude qu'elle avait prise de ne pas aimer pour elle-même, d'aimer pour servir et se dévouer.

Ils continuèrent à marcher à travers les champs par la plus belle soirée du monde. La Dyle coulait à leur droite, pareille à un ruban argenté. L'air était tiède, mais, de temps en temps, un coup de vent sifflait entre les grands peupliers et rappelait à la mémoire la saison de la tristesse.

— J'ai juré de ne pas rentrer dans ma maison avant de savoir votre pensée, Lise.

Elle se recueillit un moment.

— Ce que vous voulez faire en ma faveur est beau, monsieur, mais ce serait payer trop cher des services que j'ai été si heureuse de vous rendre. Quelques méchants propos ne valent pas un pareil sacrifice.

— Ce ne sera pas un sacrifice. Je vous aime, Lise.

— Monsieur! !..

— Pourquoi toujours ce mot : Monsieur ?

— Je n'oublierai jamais que vous êtes mon maître, et c'est ce que le public, non plus, ne saurait oublier.

— Le public parle d'abord, parle à tort et à travers, mais il accepte ce qu'on lui impose. Personne n'osera toucher à l'honneur de la comtesse de Marcellis !

— Puisqu'il s'agit de l'honneur de deux personnes, laissez-moi préférer le vôtre au mien....

Laissez-moi vous-aimer plus que moi-même.... laissez-moi vous sauver de cette horrible mésalliance, comme je vous ai sauvé un jour de la dégradation : laissez-moi, en renonçant à vous, vous aimer pour l'amour d'Armand.

Je ne sais, Monsieur, où je prends la hardiesse de vous dire ces choses, mais elles épuisent mes forces, comme si au lieu de larmes c'était mon sang qui coulait de quelque blessure...

Sans haleine et sans voix, Lise s'appuya un instant contre un arbre.

— Vous vous créez des chimères, Lise. Je suis riche, indépendant ; quoi donc pourrait nous séparer ?

— Le monde entier !

— Qu'importe encore une fois ! Je ne vois ni n'habite le monde. Nous vivons dans la retraite, pour nous-mêmes.

— Et puis, il y a plus que le monde entier ! Il y a Armand.

— Ne vous aime-t-il pas comme une mère ?

— Oui, tant que je ne serai pas la femme de son père... tant qu'il ne verra pas cette chose effroyable dont la crainte a rempli d'horreur les derniers moments de Mademoiselle : sa bonne habillée en comtesse et prenant la place de sa mère !

— Je saurai vous faire respecter. Mais je crois comprendre que vous ne m'aimez pas.

— Je prends Dieu à témoin, que, si vous étiez mon égal, je traverserais n'importe quel brasier ou quel précipice pour être à vous, dussé-je y laisser mon honneur... Mais le vôtre, mais celui de mon Armand, oh ! jamais ! plutôt mourir. Etes-vous content, maintenant, croyez-vous que je vous aime !.. Tenez, Monsieur, l'effort que je fais pour prononcer de tels mots me tue ! ayez pitié de moi !..

— Calmez-vous, Lise ; vos paroles confirment votre vie entière et me font enfin croire ce que j'espérais : vous m'aimez depuis longtemps.

— Oh ! depuis toujours ! Depuis que mes yeux se sont ouverts depuis que, dans cette riche maison en face de la pauvre demeure de mes parents, j'ai vu le fils du grand seigneur grandir, vivre, souffrir. Il n'y a eu sur la terre qu'un seul homme

pour moi ! Mais j'ai compris de suite qu'il ne pouvait pas entrer dans mes projets d'être jamais heureuse moi-même. Je me contentais de vous voir heureux.

— Alors, que faire, ma pauvre enfant, puisque je ne puis être heureux sans vous !

— Vous avez Armand, mon Armand, dont je veux être aimée, estimée, bénie, jusque dans l'éternité. Il croirait ce que dirait tout le monde, que vous avez épousé votre maîtresse... une intrigante... une misérable... comme le disait votre tante ! Ah ? Monsieur, n'exigez pas que je prenne votre honneur, et laissez-moi le mien !

— Votre honneur ! mais il est perdu, pauvre fille. Ce n'est pas moi, c'est la sottise de l'opinion qui vous l'a volé.

— Je saurai bien le retrouver.

— Ah ! dit-il, il y a pourtant des femmes qui, lorsqu'elles aiment, oublient tout et se donnent Vous, Lise, vous ne m'aimez pas même jusqu'à m'accepter !

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro.)

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE n° 18

1. — Costume en faye grise ; la première jupe à demi-train se termine par deux volants de 15 centimètres de haut, bordés en haut et en bas de faye bleu de ciel, et montés à gros rouleaux de faye bleu qui surmontent un petit ruché de faye grise doublée de bleu. La garniture de chaque côté de la jupe monte jusqu'à la ceinture. Corsage à basques postillon orné de même et revrs en faye bleue découvrant le cou d'où s'échappent des flots de dentelles. Un volant bordé de bleue des deux côtés forme la manche duchesse.

Chapeau rond, dit Page, en faye grise et torsade de faye bleue, aigrette grise et petites plumes bleues.

On peut, si l'on veut, remplacer la faye par du cachemire et choisir les deux mêmes nuances, la toilette sera de cette façon plus simple et moins coûteuse.

Pour faire le costume en faye, il faudra 20 mètres d'étoffe grise et 2 mètres de bleue, en cachemire 15 mètres suffiront et 1 mètre 50 de bleue.

2. — Première jupe en faye avec un grand volant de 70 centimètres à large plis couchés ; tunique en faye noire ouverte devant et sur les côtés où elle est attachée par un large ruban mauve à bouts frangés. Un ruban étroit et mauve recouvert d'une guipure noire entoure le corsage entr'ouvert et des basques rapportées qui se termine par une frange noire. Une guipure et un effilé semblables entourent les bords de cette tunique fort gracieuse.

10 mètres de faye pour la jupe.

9 mètres pour la tunique.

Pour les articles non signés :

Vicomtesse DE RENNEVILLE.